

**Journées de la langue française  
de l'UFBA**  
1<sup>er</sup> Congrès international

se réunir - se définir - se suivre

20, 21 et 22 mars 2019, São Salvador da Bahia de todos os Santos, Brasil



# Des confusions babéliennes, des sauvageries, des soumissions

Cristina Santoro

Instituto de Enseñanza Superior en Lenguas Vivas Juan Ramón Fernández, Argentine

AntipodeS, Vol. 2, Hors-série n° 1  
Journées de la langue française de l'UFBA - 1<sup>er</sup> Congrès international

<https://portalseer.ufba.br/index.php/Antipodes>  
ISSN électronique : 2596-1837

---

## Résumé

Le mythe de Babel met en scène des hommes essayant d'assouvir leur désir de gloire et de puissance, et surtout, de se transcender, alors même qu'il leur est impossible de se détacher de leur essence. Pour cette audace, Dieu les punit en les « confondant » à travers leur moyen d'expression : la langue. En multipliant les langues, Dieu divise les hommes et annihile chez eux toute ambition de dépassement. Les processus contemporains comme la mondialisation ou bien l'usage des nouveaux moyens de communications peuvent bien être incontrôlables et imprévisibles. Ceux-ci font se poser d'une façon toute nouvelle l'éternelle question de l'évolution, des transformations, et peut-être de l'uniformisation des cultures humaines. Evoquer la possibilité d'une uniformisation culturelle à l'échelle de la planète peut nous apparaître paradoxal dans un monde où l'on échange autant, où la mise en valeur et la construction des identités complexifie chaque jour d'avantage le jeu social. Ce double mouvement, entre dynamiques centrifuges qui unissent et divisent, identifient, semble être devenu un aspect essentiel à saisir pour décrire notre époque. L'identité de l'individu postmoderne devient le terrain de toutes les luttes de pouvoirs, où l'on ne cherche plus non seulement à conquérir les territoires, les ressources, mais aussi les esprits et les cœurs, et toujours, moyennant une arme/outil toute puissante : la langue.

## Mots-clefs

Discours. Identité. Langues. Pouvoir. Traduction.

---

Devant et dans un contexte particulier, face au phénomène de la tyrannie planétaire incarnée par la politique américaine, un empire tout puissant dont les prétentions sont celles d'ériger son pouvoir au rang d'une mission divine, et bien entendu, de l'imposition d'une langue, la sienne,

l'anglais, nous nous permettons de nous interroger sur la langue, sur les langues et leurs différentes expressions.

Nos questions pourraient bien être les suivantes :

La langue, le discours, le langage ont-t-ils un rôle identitaire ?

Pourquoi une langue devient-elle plus prestigieuse que les autres ? Quels sont les processus de hiérarchisation langagière ?

La traduction peut-elle être un instrument de domination langagière, d'expression-traduction de soi ?

Est-il encore possible d'écrire un poème ?

Entreprendre une recherche sur la langue, les langues, impose-t-il de faire allusion à Babel ? Les études consacrées à la construction de cette tour mythique se multiplient, ce qui n'est pas étonnant puisque ce mythe, George Steiner l'a amplement montré<sup>1</sup>, à valeur constante de référence, possède au fil des âges une modernité toujours renouvelée. Le pouvoir de fascination et d'attraction que ce mythe biblique fondateur exerce vient de ce qu'il appartient, selon Saint Augustin, au « récit des origines<sup>2</sup> ». Marqué par le triple sceau de la théologie, de la littérature et de la critique, le mythe de Babel engendre une réflexion sur les fondements de la pensée occidentale. Le texte de la Genèse XI est une source considérable de création et de questionnement qui, de saint Augustin à Joyce ou Pérec, demeure particulièrement féconde.

Le texte du mythe n'est jamais anodin. Né de l'histoire, de la fable, de la légende, ou intégré à la tradition religieuse, on lui accorde le pouvoir de renfermer des vérités, voire de les dissimuler au profane.

Jacques Derrida se pose-t-il des questions sur ce qui est Babel :

Babel : un nom propre d'abord, soit. Mais quand nous disons Babel aujourd'hui, savons-nous ce que nous nommons ? Savons-nous qui ? Considérons la survie d'un texte légué, le récit ou le mythe de la tour de Babel : il ne forme pas une *figure* parmi d'autres, disant au moins l'inadéquation d'une langue à l'autre, d'un lieu de l'encyclopédie à l'autre, du langage à lui-même et au sens, il dit aussi la nécessité de la figuration, du mythe, des tropes, des tours, de la traduction inadéquate pour suppléer à ce que la multiplicité nous interdit. En ce sens, il serait le mythe de l'origine du mythe, la métaphore de la métaphore, le récit du récit, la traduction de la traduction<sup>3</sup>.

Habiter un lieu, construire une ville, ériger une tour, l'entreprise culmine dans un désir et un projet de reconnaissance valorisante, et selon la Genèse, se faire (nous faire) un nom, assigner à l'homme la mission de participer au geste créateur en donnant un nom à tous les êtres vivants. En voulant se faire un nom (commun) dans l'oubli ou l'exclusion du pluriel des langues et des noms propres, le *nous* laborieux de Babel se condamne à ne connaître de l'humain qu'une pâle caricature, la fiction autocentrée d'une espèce qui ne parle que pour dominer, pour « fonder à la fois une langue universelle et une généalogie unique<sup>4</sup> ».

Frappé du sceau de la parole divine, Babel suscite l'inspiration. Écrire n'est pas uniquement accorder vie à l'absurde ; ne serait-ce pas plutôt faire vivre Babel, découvrir au sein de ce mythe inépuisable une source de création et de sagesse, et probablement en dépit de sérieuses réserves un encouragement à vaincre par les mots les confusions de la création ?

Derrida se questionne sur la confusion babélique. Et dans ses écrits *Des tours de Babel*, il s'interroge sur la jalousie de Dieu :

Par ressentiment contre ce nom et cette lèvre unique des hommes, il impose son nom, son nom de père ; et de cette imposition violente il entame la déconstruction de la tour comme de la langue universelle, il disperse la filiation généalogique. Il rompt la lignée. Il impose et

---

<sup>1</sup> STEINER, G. **Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction.** Paris : Albin Michel, 1978, p. 65 et suivantes.

<sup>2</sup> Saint AUGUSTIN. **De la genèse au sens littéral**, VIII, VII, 13.

<sup>3</sup> DERRIDA, J. **Des tours de Babel.** Londres : Cornell University Press, 1985 ; p. 2.

<sup>4</sup> DERRIDA, J. Op. cit., p. 5.

interdit à la fois la traduction. Il l'impose et l'interdit, y contraint, mais comme à l'échec, des enfants qui désormais porteront son nom. [...] La traduction devient alors nécessaire et impossible comme l'effet d'une lutte pour l'appropriation du nom, nécessaire et interdite dans l'intervalle entre deux noms absolument propres. Et le nom propre de Dieu se divise assez dans la langue, déjà, pour signifier aussi, confusément, « confusion<sup>5</sup> ».

Dieu a déclaré la guerre, la division, la rage de la déconstruction, imposant la confusion linguistique, la multiplicité des idiomes, la tâche impossible où tout est traduction.

Mais, qu'est-ce qu'une langue ?

Aujourd'hui, à l'heure de la mondialisation, il faut que nous nous questionnions de façon large sur le concept de langue. L'Histoire s'accélère, et l'analyse, le décompte des langues utilisées par l'humanité sont un excellent outil pour observer la nouvelle mixture issue des contacts chaotiques entre traditions et modernité, capitalisme globalisé et politiques culturelles. En effet, la langue, les analyses linguistiques et les analyses des pouvoirs en jeux charrient une multiplicité d'exemples parfois extrêmement différents.

Saussure<sup>6</sup> a défini le langage structurellement comme un système de signes utilisés pour communiquer. Les signes sont arbitraires (inventés) et le langage est un phénomène social. Donc, et selon ce linguiste, le langage a deux fonctions de base : la communication et l'identité. Et quant à la langue, le linguiste soutient qu'elle est la partie sociale du langage, extérieure à l'individu, qu'elle n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté.

Roland Barthes, dans son célèbre livre *Fragments d'un discours amoureux*, nous offre une belle figure du langage : « Le langage est une peau, je frotte mon langage contre l'autre. C'est comme si j'avais des mots en guise de doigts, ou des doigts au bout de mes mots. Mon langage tremble de désir<sup>7</sup>. »

Et pour Derrida, qu'est-ce que la langue, pas seulement le langage parlé, l'idiome, mais tout texte, toute textualité en général ?

Il ne faut pas seulement se demander quel usage on peut en faire, mais ce qui nous conduit à nous y engager, c'est-à-dire, pour Derrida, il s'agit du *don*. D'un côté, le champ sémantique donner/prendre/recevoir tel qu'il opère *dans* la langue est complexe, de l'autre, la langue elle-même, en tant que phénomène de don-contre-don, redouble cette ambivalence. De même que le don est bon/mauvais, cadeau/poison, la langue est un donner/prendre.

Comme tout texte, comme toute écriture, la langue a la structure d'un donné que nous recevons, qui se dissémine sans retour. Ainsi, et toujours d'après Derrida, la langue est un phénomène de don-contre-don, un donner/prendre où se dit, s'écrit, se replie l'ambivalence du don.

*Le monolinguisme de l'autre*<sup>8</sup>, témoignage ou confession, aussi un texte de Derrida, s'avance dans le sillage d'un martyr franco-maghrébin qui aura assigné Jacques Derrida à une langue qui dans le même mouvement lui était interdite. Souffrance, griffes et griefs, et pour tout dire la violence la plus intime, sont ici en scène. Intime et politique. Il faut se remémorer dans cette langue et au risque de la perdre, que le français de Jacques Derrida est le produit d'une histoire de la langue inséparable de sa langue, qui affecte profondément la constitution du *je* : accès interdit à toute langue non française de l'Algérie (arabe dialectal ou littéraire, berbère, etc.), de l'Algérie française, mais également, de manière détournée, différente et perverse, accès interdit au français. Le français fut dans l'Algérie française la langue de l'autre, maître ou colon, alors que l'arabe, étrange et inquiétant était la langue du voisin, de l'autre comme le prochain le plus proche... une langue (des langues ?) toujours directrice-interdite.

Derrida se confesse. *Le monolinguisme de l'autre* accomplit et porte la trace d'un mouvement singulier entamé il y a déjà longtemps par Jacques Derrida, dont le ressac se poursuit à l'infini,

---

<sup>5</sup> Ibidem.

<sup>6</sup> SAUSSURE, F. de. **Cours de linguistique générale**. Paris : Payot, 1995.

<sup>7</sup> BARTHES, R. **Fragments d'un discours amoureux**. Paris : Seuil, 1977 ; p. 87.

<sup>8</sup> DERRIDA, J. *Le monolinguisme de l'autre*. Paris : Galilée, 1996.

comme cette traversée d'un monolinguisme traversé par l'autre. Le brise-lame intérieur qui des phantasmes et des souffrances sans nom, sans voix et sans phrase, que la traversée d'une Méditerranée démontée n'aura jamais finalement apaisés. Comme ce vers sans rime et sans mesure, fendu en son milieu tel un symbole, puisqu'intraduisible même... « Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne<sup>9</sup>. » Cette maladie contractée « là-bas », c'est aussi le mouvement de la langue : et il tourne autour, il tourne mal... depuis cette célèbre scène de la déconstruction de la parole et de l'écriture. Le monolinguisme signe et saigne. Il nous fait rappeler une célèbre phrase : en touchant à la langue, on touche au national, à la nation. Et cela, de manière infiniment plus significative à nos yeux, dans le mouvement même de l'écriture de Derrida. On a touché donc ici, à la langue, et singulièrement l'illusion d'appropriation, de maîtrise et d'identification quant à la langue.

Ainsi en témoignent les mots-confession de Derrida qui ouvrent *Le monolinguisme de l'autre*, une véritable poétique de l'apostrophe :

Or jamais cette langue, la seule que je sois ainsi voué à parler me sera possible, à la vie à la mort, cette seule langue, vois-tu, jamais ce ne sera la mienne. Jamais elle ne le fut en vérité. [...] Car c'est au bord du français, uniquement, ni en lui ni hors de lui, sur la ligne introuvable de sa côte que, depuis toujours, à demeure, je me demande si on peut aimer, jouir, prier, crever de douleur ou crever tout court dans une autre langue ou sans rien en dire à personne, sans parler même.

Mais avant tout et de surcroît, voici le double tranchant d'une lame aiguë que je voulais te confier presque sans mot dire, je souffre et je jouis de ceci que je te dis dans notre langue dite commune : oui, je n'ai qu'une langue, or ce n'est pas la mienne<sup>10</sup>.

Aussi, pour le jeune algérien Derrida, la France fut aussi une métropole : « La métropole, la Ville-Capitale-Mère-Patrie, la cité de la langue maternelle, voilà un lieu qui figurait, sans l'être, un pays lointain, proche mais lointain, non pas étranger, ce serait trop simple, mais étrange, fantastique et fantomal<sup>11</sup>. »

Il s'agit donc de l'exil de la langue, avant même de commencer à parler des exilés de langue, depuis Babel jusqu'à la langue dite « maternelle ». En effet, cette dernière, la langue du « propre » peut se perdre, s'aliéner. La langue, on le sait, peut devenir étrangère à celui qui la parle et qui n'a pourtant rien d'autre en partage. Rien n'est plus retors. Une langue en exil, une langue perdue, comme une mère, comme une patrie.

Si l'exil devient le paradigme de la condition de la langue maternelle, la traduction, ou l'invention dans l'entre-deux-langues, devient celui de l'équivocité de la langue même, quand bien même il n'en existerait qu'une. « Une langue, entre autres, n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister<sup>12</sup>. », nous dit Lacan dans *L'étourdit*<sup>13</sup>. En cela les exilés sont l'avant-garde de la condition humaine.

D'Ulysse à Énée, de la nostalgie à l'exil, on passe du grec comme *logos*, du monolinguisme au latin, à au-moins-deux-langues, selon l'expression de Jacques Derrida, et à la traduction. Le politique vient redéfinir l'universalité de la langue, ainsi il y aura eu deux façons d'être monolingue : l'autochtone au sens littéral né au sol, la manière grecque, d'où découle une opposition tranchée, sauvage, entre grec et barbare, et la manière latine, monolinguisme avec une altérité incluse, un métissage voulu et heureux où le langage devient critère d'identité, d'unité et de paix romaines, langue unique et politique. De cette sorte, nous sommes toutes et tous des exilés, des parias, des extirpés de la Tour, des condamnés à traduire, à nous traduire, à un parcours éternel à la quête de notre seule et unique patrie : la langue.

---

<sup>9</sup> DERRIDA, J. Op. cit., p. 13-15.

<sup>10</sup> Ibidem.

<sup>11</sup> Ibidem.

<sup>12</sup> LACAN, J. L'étourdit, In: **Scilicet**, n° 4. Paris : Le Seuil, 1973 ; p. 43.

<sup>13</sup> LACAN, J. Op. cit.

La philosophe et philologue Barbara Cassin, récemment élue à l'Académie française, dans son ouvrage *La nostalgie*<sup>14</sup> déclare en se servant des mots de Jupiter : « La langue tout entière est l'enjeu majeur : [...] “je les rendrai tous Latins par leur bouche une”, “par une langue unique”.<sup>15</sup> » Le grec des Troyens disparaît comme langue politique au profit du latin. Deux langues uniques, deux types d'hégémonie, culturelle et politique, au mépris de toutes les autres, apolitiques, dites *barbares* ou *incultes*, qu'on parle chez soi.

Mais, traversons le vaste océan atlantique, refaisons le parcours des premiers colonisateurs, conquistadors espagnols et portugais afin de nous rapprocher des vécus des habitants de ces terres-ci qui nous convoquent, où nous réfléchissons sur la langue, les langues. Une terre où ses autochtones n'ont pas eu le même statut (et qui continuent à ne pas l'avoir) que les conquistadors, et ils étaient à tel point sauvages (pour les conquistadors) qu'ils n'ont pas été reconnus en tant qu'humains utilisateurs d'une langue. Dans son livre *La Conquête de l'Amérique : La question de l'autre*<sup>16</sup>, Tzvetan Todorov, chercheur au CNRS, nous interpelle sur la question de l'autre au travers de ce qu'on peut considérer comme le plus grand génocide de l'histoire de l'humanité. Todorov révèle les mécanismes intellectuels au moment de l'arrivée des conquistadors qui ont permis que s'installe un mode de lecture de l'autre nous autorisant à détruire sa civilisation. Todorov fait une analyse plutôt linguistique des lettres de Colomb adressées aux rois afin d'illustrer et témoigner des atrocités commises au nom de Dieu contre les mal nommés “Indiens-Indios”; ces êtres considérés inférieurs et incapables d'expression orale, sans langue, selon Colomb; sans la langue des conquistadors, ajoute Todorov que : « La première réaction, spontanée, à l'égard de l'étranger est de l'imaginer inférieur, puisque différent de nous [...] s'il ne parle pas notre langue, c'est qu'il n'en parle aucune, il ne sait pas parler, comme le pensait Colomb<sup>17</sup>. »

Dans la haine et la méfiance que l'on porte à l'égard de son voisin, le même déni d'identité humaine, la même banalisation de la violence semblent nous entraîner sur la voie qui nous pousse à ne plus nous révolter, à trouver une justification morale et légale à la destruction ou à la domination de l'autre.

Les conquistadors veulent à tout prix restaurer, reconstruire la Tour de Babel, se créer une langue unique, celle de la civilisation et des bonnes mœurs, celle de la domination du plus puissant, celle d'un quelqu'un aveugle à cet autre à des traces identitaires lui étant propres.

Et puisque les sauvages ne parlent pas, il faut qu'ils apprennent à parler une langue, il faut qu'ils en aient une. Laquelle ? Celle de l'usurpateur des richesses des *Indias*, du conquistador, soit l'Espagnol, soit le Portugais, aux moments des premières entreprises de colonisation. Un célèbre refrain populaire datant de l'époque du *Quijote de la Mancha* (au XVI<sup>e</sup>) traduit l'esprit et les pratiques didactiques employées dans les prétendues *Indias* : “La letra, con sangre entra; y la labor, con dolor<sup>18</sup>.” (C'est, comme on dit, avec le sang qu'entre la science<sup>19</sup>).

Citons Todorov analysant les écrits de Colomb. Dans une de ses lettres au moment de l'arrivée en Amérique, le 12 octobre 1492, Colomb écrit, Todorov intervient :

S'il plaît à Notre Seigneur, au moment de mon départ, j'en emmènerai ici six à Vos Altesses pour qu'ils apprennent à parler. [Todorov ajoute : ](ces termes ont paru si choquants aux différents traducteurs français de Colomb que, tous, ils ont corrigé : « qu'ils apprennent à parler notre langue<sup>20</sup>. »).

---

<sup>14</sup> CASSIN, B. **La nostalgie : quand donc est-on chez soi ? Ulysse, Énée, Arendt**. Paris : Éditions Autrement, coll. « Les Grands Mots », 2013.

<sup>15</sup> CASSIN, B. Op. cit., p. 79.

<sup>16</sup> TODOROV, T. **La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre**. Paris : Éditions du Seuil, 1982.

<sup>17</sup> TODOROV, T. Op. cit., p. 99.

<sup>18</sup> CERVANTES, M. de. **El Quijote de la Mancha**. Madrid : Edimat Libros, 2005.

<sup>19</sup> Voir Internet : L'Ingénieux\_Hidalgo\_Don\_Quichotte\_de\_la\_Manche/Deuxième\_partie/Chapitre\_XXXVI

<sup>20</sup> TODOROV, T. Op. cit., p. 43.

Méconnaissance, indifférence, brutalité, sauvagerie du tout puissant s'emparant de l'autre dans toutes ses expressions, y compris son identité la plus profonde, le chez soi le plus à lui : sa langue, sa patrie. Hanna Arendt assure et déclare : « Ma langue, c'est ma patrie <sup>21</sup>. »

C'est à partir de là que Barbara Cassin propose de réfléchir aux politiques linguistiques d'aujourd'hui, « qu'il s'agisse des onze langues nationales inscrites dans la constitution de l'Afrique du Sud, du réquisit de l'hébreu pour Israël, du français pour devenir Français, mais aussi du *globish*, *global english*, langue d'empire et/ou langue de service toutes mains dans la globalisation d'aujourd'hui<sup>22</sup>. »

À partir d'Énée qui ne parlera plus grec mais latin, nous suivons la transformation du rapport à la langue par l'exil, et le rapport langue/peuple dans la nostalgie.

Nous sommes convoqués à ces séances de réflexion sur le péril actuel du français devant le risque d'un exil forcé, d'une errance face à la mondialisation, d'une nostalgie sous le poids du géant, de l'empire de la postmodernité : l'anglais.

Les empires, comme ceux anciens, grec et romain, tombent, les langues de domination avec eux. Des langues-poison, dirait Derrida...

Puisque nous sommes immergés dans un monde sauvage, dément, dans lequel ne prévaut pas d'autre loi que celle de la jungle, un monde armé du surplus de la puissance nucléaire, notre question — ou plutôt une parmi beaucoup d'autres — est bien la suivante : est-il encore possible de survivre, de sauver notre langue-patrie ? Est-ce faisable d'écrire un poème ? Ce serait un biais valable pour la survie de notre chère langue, patrie, mère ? Et puisque nous sommes aussi convoqués à réfléchir sur le pouvoir et l'essence de la langue, nous élargissons alors l'horizon de nos questions quant à la poésie en tant qu'outil d'expression, et/ou de représentation identitaire. Voilà donc qu'une suite de questions en découle : comment peut-on être à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du réel, en même temps ; comment peut-on à la fois contempler et s'engager ; comment peut-on poursuivre sa tentative permanente : recréer le monde grâce à des mots à la vitalité éternelle ?

Barbara Cassin affirme : « qu'est-ce qui rend "maternelle" une langue ? Sans doute la possibilité d'inventer. La poésie, ce faire (de) la langue, est co-naturelle à la langue maternelle. Chaque locuteur est un auteur dans sa langue et de sa langue<sup>23</sup>. »

Aucun peuple n'a vécu sans poésie. Le peuple palestinien, par exemple, a mêlé la poésie à la lutte pour la survie, au combat militaire, à la résistance. C'est ce qui explique que la poésie palestinienne est d'abord un outil de combat qui se soucie peu des modes littéraires. Ainsi, des poèmes des années 60 où le Palestinien cherche à faire entendre sa voix, on est arrivé aujourd'hui à des poèmes qui témoignent de la détermination d'un peuple à recouvrer sa terre et son identité. Poésie pour l'existence, essentielle dans la mémoire du peuple, exigeante, elle dérange. Sa portée est réelle, d'où la subversion redoutée, notamment par les autorités d'occupation.

Les mots du poète palestinien Mahmoud Darwich<sup>24</sup> en témoignent et illustrent ses vécus personnels et linguistiques :

C'est en ce temps de tempête que la poésie a besoin que soient posées les questions qu'elle soulève, seule, d'une façon qui la rende présente et vivante. Rendre le langage vivant, rendre le fluide de vie aux paroles, voilà qui ne peut se faire sans redonner à la vie le sens de la vie. En cela, la quête du sens est la quête de l'essence, c'est là notre questionnement humain, collectif et personnel.

C'est ce qui rend la poésie à la fois possible et nécessaire<sup>25</sup>.

---

<sup>21</sup> ARENDT, Hanna. **Condition de l'homme moderne**. Paris : Calman Levy, 1958.

<sup>22</sup> CASSIN, B. Op. cit., p. 84.

<sup>23</sup> CASSIN, B. Op. cit., p. 96.

<sup>24</sup> DARWICH, M. ; PIGNON, E. **Le lanceur des dès et autres poèmes**. Arles : Acte sud, 2010.

<sup>25</sup> DARWICH, M. : voir <http://poesie.pourlapalestine.be/poetes-dune-parole-essentielle/category/mahmoud-darwich/interview/>. Consulté le 24-11-2018

L'histoire est jalonnée de guerres. Et de poésie. Le poète peut appeler le lecteur à participer à une guerre juste. Paul Éluard dans son poème *Liberté*<sup>26</sup> invite à la résistance et le simple fait d'écrire le mot « liberté » sur les éléments du monde devient révolte contre le nazisme.

« J'ai pris mon crayon pour une épée<sup>27</sup> », s'écrit Jean-Paul Sartre dans *Les Mots*.

Le poète chilien Pablo Neruda explicite que la poésie est une insurrection par sa visée, sa force symbolique, et aussi par sa forme. Neruda, lui-même insurgé contre le pouvoir de son pays et en exil en France, a choisi ce mode d'expression pour sensibiliser les lecteurs à la douleur de son pays, mais aussi pour exprimer ses émotions et ses ressentis.

Nous évoquons des phrases du poète Neruda dont la volonté était d'appeler chacun à réagir contre toute forme d'oppression, moyennant la poésie :

« La poésie est comme le pain et doit être partagée entre tous, érudits et paysans, entre toutes nos immenses, fabuleuses, extraordinaires familles de peuples<sup>28</sup>. »

« Je m'aperçois brusquement que, du sud de la solitude, je suis allé vers ce nord qu'est le peuple, le peuple auquel mon humble poésie voudrait servir d'épée et de mouchoir, pour éponger la sueur de ses grandes douleurs et lui donner une arme dans sa lutte pour le pain<sup>29</sup>. »

Le poète argentin Juan Gelman, en exil au Mexique depuis 1976, au début de la dictature argentine, ayant un fils et une fille disparus, mort au Mexique en 2014, est considéré l'un des grands poètes de langue espagnole, un opposant sans relâche aux dictatures d'Amérique latine et membre de la tribu de ceux qui écrivent pour vivre. Questionné sur à quoi sert la poésie, il répond : « La poésie est résistance, justement contre ce monde si sombre dans lequel nous vivons et d'une manière si mercantiliste, là où on veut nous amputer l'esprit, où on veut nous uniformiser afin de nous faire devenir une terre fertile devant tout type d'autoritarisme<sup>30</sup>. »

En manière de conclusion, nous évoquerons des vers du poète uruguayen Mario Benedetti, même exilé de la dictature et militant de la vie. La poésie de Benedetti est une sorte de chant de l'âme, elle porte des convictions intimes, profondes et transparentes, elle est une voix de libération remplie d'espérance.

Pourquoi nous chantons

*Si chaque heure arrive avec sa mort  
si le temps est une caverne de voleurs  
les airs ne sont plus les bon airs [buenos aires]  
la vie n'est rien d'autre qu'une cible mobile  
vous demanderez pourquoi nous chantons  
nous chantons car le cri ne suffit pas  
et ne suffit ni le sanglot ni la rage  
nous chantons car nous comptons sur les gens  
et parce que nous vaincrons la défaite<sup>31</sup>*

---

<sup>26</sup> ELUARD, P. **Poésie et vérité 1942 (recueil clandestin). Au rendez-vous allemand.** Paris : Les Éditions de Minuit, 1945.

<sup>27</sup> SARTRE, J.-P. **Les Mots.** Paris : Gallimard, 1963.

<sup>28</sup> NERUDA, P. **Né pour naître.** Paris : Gallimard, 2009 ; p. 475.

<sup>29</sup> NERUDA, P. **J'avoue que j'ai vécu.** Paris : Gallimard, 1973 ; p. 196-197.

<sup>30</sup> <https://vanguardia.com.mx/lapoesiareistenciacontraunmundosombrioungelman-1386077.html>. Date d'accès: 12-02-2019, ma traduction

<sup>31</sup> BENEDETTI, M. **Antología poética.** Madrid, 1999, p. 210-211. Il est possible d'écouter cette chanson interprétée par Nacha Guevara.

---

## Références

ARENDR, H. **Condition de l'homme moderne**. Paris: Calman Levy, 1958.

BARTHES, R. **Fragments d'un discours amoureux**. Paris : Seuil, 1977.

BENEDETTI, M. **Antología poética**. Madrid : Alianza Editorial, 1999.

CASSIN, B. **La nostalgie : quand donc est-on chez soi ? Ulysse, Énée, Arendt**. Paris, Éditions Autrement, coll. « Les Grands Mots », 2013.

CERVANTES, M. de. **El Quijote de la Mancha**. Madrid : Edimat Libros, 2005.

CERVANTES CERVANTES, M. de. **El Quijote de la Mancha**. En Français : [https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99ing%C3%A9nieux\\_Hidalgo\\_Don\\_Quichotte\\_de\\_la\\_Manche/Deuxi%C3%A8me\\_partie/Chapitre\\_XXXVI](https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99ing%C3%A9nieux_Hidalgo_Don_Quichotte_de_la_Manche/Deuxi%C3%A8me_partie/Chapitre_XXXVI)

CHARAUDEAU, P. L'identité culturelle entre langue et discours. **Revue de l'AQEFLS**, Vol. 24, n°1, Montréal, 2002. Consulté le 24 novembre 2018 sur le site de *Patrick Charaudeau - Livres, articles, publications*. URL:<http://www.patrick-charaudeau.com/L-identite-culturelle-entre-langue.html>

DARWICH, M. ; PIGNON, E. **Le Lanceur de dès et autres poèmes**. Arles : Acte sud, 2010.

DERRIDA, J. **Des tours de Babel**. Londres: Cornell University Press, 1985.

\_\_\_\_\_. **Le monolinguisme de l'autre**. Paris : Galilée, 1996.

ELUARD, P. **Poésie et vérité 1942 (recueil clandestin). Au rendez-vous allemand**. Paris : Les Éditions de Minuit, 1945.

LACAN, J. **L'Instance de la lettre dans ses rapports avec l'inconscient. Écrits**. Paris : Le Seuil, 1966.

\_\_\_\_\_. **Écrits I**. Paris : Éditions du Seuil, 2001.

\_\_\_\_\_. L'étourdit, In : **Scilicet**, n° 4. Paris, Le Seuil, 1973.

MOUNIN, G. **Les belles infidèles**. Lille : Presses Universitaires du Septentrion, 1995.

Saint Augustin. **Œuvres de Saint Augustin. De la genèse au sens littéral. VIII, VII**. Abbaye Saint Benoît de Port-Valais : Institut d'études augustiniennes, 2014, p. 13.

NERUDA, P. **J'avoue que j'ai vécu**. Paris : Gallimard, 1973.

\_\_\_\_\_. **Né pour naître**. Paris : Gallimard, 2009.

\_\_\_\_\_. **Confieso que he vivido**. Madrid : Seix Barral, 1974.

SARTRE, J.-P. **Les Mots**. Paris : Gallimard, 1963.

SAUSSURE, F. de. **Cours de linguistique générale**. Paris : Payot, 1995.

STEINER, G. **Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction**. Paris : Albin Michel, 1978.

TODOROV, T. **La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre**. Paris : Éditions Du Seuil, 1982.

---

## Annexes

### Las palabras

*...Todo lo que usted quiera, sí señor, pero son las palabras las que cantan, las que suben y bajan... Me prosterno ante ellas... Las amo, las adhiero, las persigo, las muerdo, las derrito... Amo tanto las palabras... Las inesperadas... Las que glotonamente se esperan, se escuchan, hasta que de pronto caen... Vocablos amados... Brillan como piedras de colores, saltan como platinados peces, son espuma, hilo, metal, rocío... Persigo algunas palabras...*

*Son tan hermosas que las quiero poner todas en mi poema... Las agarro al vuelo, cuando van zumbando, y las atrapo, las limpio, las pelo, me preparo frente al plato, las siento cristalinas, vibrantes, ebúrneas, vegetales, aceitosas, como frutas, como algas, como ágatas, como aceitunas... Y entonces las revuelvo, las agito, me las bebo, me las zampo, las trituro, las emperejilo, las liberto... Las dejo como estalactitas en mi poema, como pedacitos de madera bruñida, como carbón, como restos de naufragio, regalos de la ola... Todo está en la palabra... Una idea entera se cambia porque una palabra se trasladó de sitio, o porque otra se sentó como una reinita adentro de una frase que no la esperaba y que le obedeció...*

*Tienen sombra, transparencia, peso, plumas, pelos, tienen de todo lo que se les fue agregando de tanto rodar por el río, de tanto transmigrar de patria, de tanto ser raíces... Son antiquísimas y recientes... Viven en el féretro escondido y en la flor apenas comenzada... Qué buen idioma el mío, qué buena lengua heredamos de los conquistadores torvos... Estos andaban a zancadas por las tremendas cordilleras, por las Américas encrespadas, buscando patatas, butifarras, frijolitos, tabaco negro, oro, maíz, huevos fritos, con aquel apetito voraz que nunca más se ha visto en el mundo... Todo se lo tragaban, con religiones, pirámides, tribus, idolatrías iguales a las que ellos traían en sus grandes bolsas... Por donde pasaban quedaba arrasada la tierra... Pero a los bárbaros se les caían de las botas, de las barbas, de los yelmos, de las herraduras, como piedrecitas, las palabras luminosas que se quedaron aquí resplandecientes... el idioma. Salimos perdiendo... Salimos ganando... Se llevaron el oro y nos dejaron el oro... Se lo llevaron todo y nos dejaron todo... Nos dejaron las palabras.*

NERUDA, Pablo. *Confieso que he vivido*. Madrid: Seix Barral, 1974. P. 77-78.

---

Date de remise au comité de rédaction d'AntipodeS

le jeudi 14 mars 2019

---

---

## Date de publication

le mercredi, 1<sup>er</sup> janvier 2020

---

## Pour citer cet article

SANTORO, Cristina. Des confusions babéliennes, des sauvageries, des soumissions. *In* : GALVEZ, Fabrice Frédéric (Org.) Journées de la langue française de l'UFBA - 1<sup>er</sup> Congrès international, 2019, Salvador. **AntipodeS - Revue électronique d'études de langue française en terres non francophones**. São Salvador da Bahia de todos os Santos : UFBA, vol. 2, hors-série n° 1, 2019 ; p. 27-37. Disponible en <<https://portalseer.ufba.br/index.php/Antipodes>>. Mis en ligne le 1<sup>er</sup> janvier 2020.

---

## L'auteur

Cristina Santoro

Instituto de Enseñanza Superior en Lenguas Vivas Juan Ramón Fernández, Argentine

crissan2002@gmail.com

---

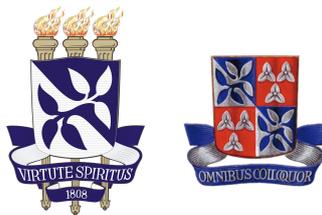
## Droits d'utilisation



Cette revue est publiée en libre accès électronique sous la protection de la licence *Creative Commons* de type *Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0 International*, dont les termes sont consultables en ligne à l'adresse <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/legalcode> : ses contenus sont publiés gratuitement et libres de droits d'utilisation non commerciale par un tiers, ce dernier étant néanmoins soumis à l'obligation de citation de source, de déclaration de toute altération et de publication dans les termes de la même licence. Les auteurs de travaux publiés sur ce site conservent leurs droits de copie (*copyright*).

---

Éditeur



AntipodeS - Études de langue française en terres non francophones  
ISSN électronique : 2596-1837  
<https://portalseer.ufba.br/index.php/Antipodes>

Área de Francês  
Instituto de letras  
Universidade federal da Bahia

São Salvador da bahia de todos os Santos  
Brasil

---

---